

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

FACULTÉ DE MÉDECINE

N° 167

L'ÉCHEC DE SAINT-JEAN-D'ACRE ET L'ÉPIDÉMIE DE PESTE PENDANT LA CAMPAGNE DE SYRIE

An VII (1799)

THÈSE

présentée et publiquement soutenue devant la Faculté de Médecine de Montpellier

LE 13 MARS 1944

PAR

HENRY BRIEL

Né à Saint-Nazaire (Loire-Inférieure), le 7 mars 1919

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

**Examineurs
de la Thèse**

MM. CARRIEU, Professeur, *Président.*

BAUMEL, Professeur.

CARRÈRE, Agrégé

ROUX, Agrégé.

Assesseurs.

PARIS

JOUVE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

1944

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

FACULTÉ DE MÉDECINE

N° 167

L'ÉCHEC DE SAINT-JEAN-D'ACRE ET L'ÉPIDÉMIE DE PESTE PENDANT LA CAMPAGNE DE SYRIE

An VII (1799)

THÈSE

présentée et publiquement soutenue devant la Faculté de Médecine de Montpellier

LE 13 MARS 1944

PAR

HENRY BRIEL

Né à Saint-Nazaire (Loire-Inférieure), le 7 mars 1919

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

Examineurs de la Thèse	{	MM. CARRIEU, Professeur, <i>Président</i> .	}	<i>Assesseurs.</i>
		BAUMEL, Professeur.		
		CARRÈRE, Agrégé		
		ROUX, Agrégé.		

PARIS

JOUVE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

1944

PERSONNEL DE LA FACULTE

Professeurs

Chaires :

Anatomie.....	MM. J. DELMAS.
Histologie.....	TURCHINI.
Physiologie.....	HEDON.
Chimie biologique et médicale et toxicologie.....	CRISTOL.
Physique médicale.....	PECH.
Anatomie pathologique et médecine expérimentale.....	BAUMEL.
Microbiologie.....	LISBONNE.
Pathologie et thérapeutique générales.....	PAGES.
Thérapeutique et matière médicale.....	JANBON.
Hydrologie thérapeutique et climatologie.....	PUECH.
Hygiène.....	CARRIEU.
Médecine légale et médecine sociale.....	VIDAL.
Pathologie médicale et clinique propédeutique.....	BOULET.
Clinique médicale.....	L. RIMBAUD.
Clinique chirurgicale.....	GIRAUD, <i>doyen</i> .
Clinique obstétricale.....	MASSABUAU, <i>assesseur</i> .
Clinique des maladies mentales et nerveuses.....	LAPEYRE.
Clinique des mal. des enfants et hyg. du premier âge.....	P. DELMAS.
Clinique de dermato-syphiligraphie.....	EUZIERE, <i>doyen hon.</i>
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie.....	BOUDET.
Clinique des maladies des voies urinaires.....	MARGAROT.
Clinique gynécologique.....	ETIENNE.
Clinique ophtalmologique.....	JEANBRAU.
Clinique d'oto-rhino-laryngologie.....	N.
	DEJEAN.
	TERRACOL.

Charges de cours :

Anatomie.....	LAUX.
Histologie.....	GRANEL.
Radiologie.....	LAMARQUE.
Propédeutique chirurgicale.....	AIMES.

Professeurs honoraires

MM. BERTIN-SANS, CABANNES, GALAVIELLE, VIRES, BOSC, VILLARD, GRYNFELTT, RICHE.

Chargés d'enseignements complémentaires

MM.		MM.
Chimie.....	MONNIER, <i>agréé</i> .	Clin. de la tuberc. VIDAL, <i>professeur</i> .
Microbiologie....	CARRERE, <i>agréé</i> .	Pathologie chir... MOURGUE.
Hist. nat. médic..	HARANT, <i>agréé</i> .	— — — — — MOLINES, <i>agr.</i>
Pharmacologie....	HARANT, <i>agréé</i> .	— — — — — TRUC, <i>agréé</i> .
Pathologie méd..	BOUCOMONT, <i>agr.</i>	Chirurgie expérim. GUIBAL, <i>agréé</i> .
— — — — —	BERT, <i>agréé</i> .	Médecine opérat... ROUX, <i>agréé</i> .
Propédeut. méd..	P. RIMBAUD, <i>agr.</i>	Accouchements... CADERAS
Clinique interne..	PUECH, <i>professeur</i> .	DE KERLEAU, <i>agr.</i>
Clin. des mal. cont.	JANBON, <i>professeur</i> .	HOUPERT, <i>d. en méd.</i>

Agrégés en exercice

	MM.		MM.
Médecine.....	P. RIMBAUD.	Chirurgie.....	MOURGUE-
—	BOUCOMONT.	—	MOLINES.
—	BERT.	—	GUIBAL.
—	LAFON, <i>chargé d'agr.</i>	—	ROUX.
Chimie.....	MONNIER.	Urologie.....	TRUC
Bactériologie....	CARRERE.	Accouchements..	CADERAS
Histoire nat. méd.	HARANT.		DE KERLEAU

**L'ÉCHEC DE SAINT-JEAN-D'ACRE
ET L'ÉPIDÉMIE DE PESTE
PENDANT LA CAMPAGNE DE SYRIE**

AN VII (1799)



A MA FEMME

*En témoignage d'un amour déjà ancien
et d'un bonheur récent, que ne diminueront pas les années.*

A MA MÈRE ET A MON PÈRE

*A Vous, qui avez fait de moi ce que je
suis, ce faible gage de ma grande affection
et de mon infinie reconnaissance.*

A MES FRÈRES ET SŒUR

A MES GRANDS-PARENTS

A MA FAMILLE ET A MA BELLE FAMILLE

Que j'unis dans une même affection.

MEIS ET AMICIS

A MES MAITRES DE LA FACULTÉ
ET DES HOPITAUX DE BORDEAUX

A MES MAITRES DE LA FACULTÉ
ET DES HOPITAUX DE MONTPELLIER

A MES PROFESSEURS DES ÉCOLES
DE MÉDECINE NAVALE ET COLONIALE
DE BREST, BORDEAUX, MONTPELLIER
ET MARSEILLE

A MES CAMARADES DE L'ÉCOLE
DE SANTÉ NAVALE

A MONSIEUR LE MÉDECIN GÉNÉRAL
INSPECTEUR MERCIER

Directeur de l'Ecole d'application du Service de Santé
des Troupes coloniales

A MONSIEUR LE MÉDECIN-CHEF
DE PREMIÈRE CLASSE GILIS

Sous-Directeur de l'Ecole d'application du Service de Santé
des Troupes coloniales

*Auquel je dois le sujet de cette thèse.
Respectueuse reconnaissance.*

A MONSIEUR LE PROFESSEUR CARRIEU

*En remerciement du grand honneur qu'il
me fait en acceptant la présidence de cette
thèse.*

A MES JUGES

**L'Echec de Saint-Jean-d'Acre
et l'Epidémie de Peste
pendant la Campagne de Syrie
An VII (1799)**

« Cherchons à tirer des malheurs de
la guerre quelque avantage pour le genre
humain. »

PRINGLE (*Maladies des Armées*).

Si la campagne de Syrie a semblé, aux yeux de certains, n'être qu'un intermède au cours de la campagne d'Egypte, c'est pourtant elle qui marqua le déclin de la première vraie tentative française de colonisation. « L'expédition d'Egypte », a-t-on pu dire en effet, « est le premier contact de la France colonisatrice avec l'Islam Nord-Africain. Si l'on veut remonter aux origines de ce qui s'est appelé depuis notre politique indigène, c'est là qu'il faut les chercher. »

Huit mois à peine s'étaient écoulés depuis que l'armée de Bonaparte s'était emparée d'Alexandrie, huit mois pendant lesquels le Général en chef s'était efforcé d'organiser le pays conquis. Dans ce pays, hostile en dépit des efforts de conciliation, il avait fallu faire œuvre administrative, économique, scientifique. Bonaparte et ses collaborateurs s'y employèrent sans relâche.

Aux indigènes inquiets pour leur vie, leurs biens, leurs croyances et leurs usages, le Général en chef avait tenté de redonner confiance. Il s'était présenté à eux, non comme un conquérant, mais comme un bienfaiteur venu les soustraire au despotisme de leurs maîtres. En 1798, l'autorité souveraine était détenue, en effet, par deux beys mamelucks ; MOURAD en Basse-Egypte et au Caire, IBRAHIM en Haute-Egypte. Ces deux usurpateurs avaient asservi les indigènes, relégué le pacha dans la citadelle du Caire et réduit leurs propres obligations envers la Turquie au paiement d'un tribut fort irrégulièrement acquitté. Le seul lien qui rattachait le « fellah » à ces maîtres cupides était la communauté de religion. Mais ce lien était fort. VOLNEY disait déjà en 1788, que « pour s'établir en Egypte il faudrait soutenir trois guerres ; la première contre l'Angleterre, la seconde contre la Porte, mais la troisième, la plus difficile de toutes, contre les Musulmans qui forment la population de ce pays. »

On connaît les efforts de Bonaparte et de ses lieutenants pour calmer à ce sujet leurs appréhensions. Il ne borna pas les démonstrations d'amitié envers la religion du Prophète aux limites de l'Egypte, si larges soient-elles. Sa politique musulmane s'exerça bien au delà : à Constantinople, siège du Khalifat ; à la Mecque, centre religieux de l'Islam ; en Tripolitaine et tout le long de la côte Nord-africaine jusqu'au Maroc ; en Palestine et en Syrie enfin. C'était de ce côté surtout qu'un danger le menaçait. AHMED-DJEZZAR

Pacha, célèbre par ses persécutions contre les Français, régnait en maître à Saint-Jean-d'Acre. Vaincus à la bataille des Pyramides, le 24 juillet 1798, MOURAD et IBRAHIM avaient été les premiers à donner le signal du sauve-qui-peut : MOURAD avait fui en Haute-Egypte où DESAIX le poursuivait, et IBRAHIM, emmenant avec lui ABOU-BEKIR Pacha représentant du Sultan en Egypte, s'était réfugié en Syrie et mis sous la protection du redoutable pacha d'Acre.

De là, les différentes tentatives de conciliation de Bonaparte, tentatives qui devaient échouer on le verra bientôt. De là aussi, la politique indigène pratiquée pendant ces huit mois par le Général en chef et ses lieutenants.

Politique religieuse d'abord : non content de protéger les croyances, les rites, les temples des Musulmans, BONAPARTE s'était posé comme tel. Un de ses lieutenants, et des plus influents, le Général MENOU, commandant à Rosette et futur Général en chef après l'assassinat de KLEBER, fit mieux quelques temps plus tard et n'hésita pas à se convertir tout bonnement à la religion du Prophète. Sans doute, la politique n'a-t-elle pas été la seule raison du zèle manifesté pour le culte d'Allah par le Général « Abdallah-Jacques Menou » : son mariage avec la belle Zobeida, la fille du baigneur de Rosette n'y fut pas étranger. Mais à tout prendre, si son mariage et sa conversion firent sourire ses compagnons d'armes, ils ne furent pas en contradiction avec la politique indigène du Général en chef.

Politique administrative ensuite avec la création des « divans » et la participation de l'élément indigène au gouvernement.

Œuvre économique, et non des moins importantes, pour parer à la plaie d'argent qui toujours gréva lourdement l'expédition d'Egypte.

Œuvre médicale surtout, réalisée grâce au labeur incessant du Médecin en chef DESGENETTES et de ses collaborateurs. Avec DESGENETTES, LARREY et les autres officiers de Santé, la médecine fit sa rentrée dans le pays qui en fut, dit-on, le berceau.

A peine vainqueur des Pyramides, BONAPARTE ordonna l'organisation, dans un délai de huit jours, de quatre hôpitaux militaires : à Ghizeh, à Boulak, au vieux Caire et au Caire. Quelques temps après d'autres hôpitaux étaient établis à Alexandrie, à Rosette et à Damiette. En vue de déterminer la nature et le traitement des maladies les plus fréquentes en Egypte, DESGENETTES donna mission à tous les médecins militaires de se livrer à cette étude et par une circulaire, leur indiqua le plan commun d'après lequel ils dressèrent la « topographie physique et médicale de l'Egypte ». Pour favoriser leur enquête, il leur recommanda de donner leurs soins aux Egyptiens : ainsi s'est ébauchée l'idée d'assistance médicale, dont la colonisation moderne a fait grand usage. L'indigène, directement intéressé à l'œuvre entreprise par le corps de santé militaire, favorisa l'œuvre de celui-ci et bientôt se dressa comme une véritable carte, la topographie physique et médicale de l'Egypte. Elle révéla la triste

phalange des maux dont souffrait l'Égypte moderne : la variole « contemporaine et sœur de la peste », selon l'expression de M. Pariset ; l'ophtalmie, dont les ravages sont le premier objet qui frappe le voyageur ; et surtout cette peste d'Orient « ce typhus non moins funeste que les déluges, les embrasements et les conquêtes ; cette peste, triste fille de l'Égypte, et qui sembla par sa première apparition dans le monde, ouvrir cette ère de misère, de servitude et de ténèbres, où allait tomber cette contrée malheureuse ».

Ce n'était pas tout de soigner les maladies régnantes ; il avait fallu encore prévenir les épidémies. Alexandrie était à peine prise qu'un lazaret y était fondé. Tout un système défensif avait été organisé. Un comité sanitaire avait été chargé d'appliquer à l'Égypte les règlements en usage dans les ports de la Méditerranée. Une commission, puis « un bureau de santé et de salubrité » spécial pour les villes du Caire, du Vieux-Caire et de Boulak, avait été créé. Trois autres lazarets avaient été fondés au Caire, à Rosette et à Damiette. Des règlements propres à prévenir l'importation et la propagation des maladies contagieuses avaient été édictés. C'était la première fois qu'un ensemble d'institution et de mesures rationnelles avait été opposé à ces maladies et en particulier à la plus meurtrière d'entre elles, la peste.

La peste était partout en effet : de tout temps elle avait causé de véritables ravages en Égypte. Moïse en parle déjà ; Hérodote en fait mention sous le nom de « maladies inconnues » ; Horappollon précise et est

persuadé qu'il y a, dans l'ancienne Egypte, une saison favorable au développement de la peste. Thucydide la fait venir des bords du Nil. C'est encore d'Egypte que partit, selon Procope, la grande peste de 542 qui ravagea toute la terre. En Egypte toujours, est née la grande peste du xiv^e siècle qui, après avoir enlevé au Caire la moitié de ses habitants, couvrit de deuils notre hémisphère entier. C'est d'Egypte aussi que devait partir, partiellement du moins, la peste qui ravagea notre armée sous les murs de Saint-Jean-d'Acre.

Et cependant, à l'exception d'une minorité très restreinte d'hommes instruits et cultivés, la population indigène n'avait pas compris l'utilité générale de ces mesures de protection sanitaire et de salubrité publique. Mais, dérangée dans ses habitudes et dans ses mœurs, elle n'avait vu là que des tracasseries, des chinoiseries administratives ou des rites mystérieux, dont son ignorance, son laisser-aller et son fatalisme l'avaient empêchée de discerner le sens.

L'œuvre scientifique enfin n'avait pas été moindre. L'Institut d'Egypte, calqué sur l'Institut de France dont BONAPARTE était membre, n'avait pas tardé à multiplier ses activités. La *Décade égyptienne*, première revue ayant vu le jour en Egypte, rapporte fidèlement les travaux de la laborieuse société. Mais tous les travaux entrepris, toute cette activité civile, pratique et scientifique à la fois, n'avait pas frappé les Egyptiens de ce temps-là qui n'avaient pu se rendre compte de l'intérêt qu'ils avaient à l'entretien, à la réparation et au perfectionnement de leurs canaux d'irrigation, à la

réalisation des améliorations projetées dans leur rudimentaire outillage économique, à l'introduction d'une administration régulière, au fonctionnement des services publics jusque-là totalement inconnus d'eux, aux mesures sanitaires prises pour combattre les épidémies et la peste, à l'inventaire rationnel des richesses de leur sol, à la conservation des monuments de leur histoire, aux travaux même en apparence les plus désintéressés des savants et des artistes français.

Mais, travaillés par la propagande des Anglais et par celle des Mamelucks, les indigènes étaient restés hostiles aux Français. Le 1^{er} août 1798, l'Amiral anglais NELSON avait surpris la flotte française à Aboukir et l'avait anéantie. L'armée française s'était trouvée coupée de la métropole et isolée par le blocus anglais. Peu après, sous l'influence de cet échec et sous la pression des « frères SMITH », la Porte avait déclaré la guerre à la France, le 9 septembre de la même année. Quelque temps après l'insurrection du Caire avait éclaté, faisant 250 victimes dans nos rangs, au nombre desquels deux jeunes chirurgiens, MANGIN et ROUSSEL, massacrés devant la porte du principal hôpital militaire français.

Le calme revenu, les travaux habituels avaient repris leur cours. Mais BONAPARTE pressentait déjà la menace qui pesait du côté de la Syrie. En vain avait-il essayé plusieurs tentatives de conciliation. Avant la rupture avec la Porte, il avait envoyé BEAUVOISINS au pacha d'Acre, mais BEAUVOISINS était revenu sans avoir

été reçu, ni même avoir pu remettre son message. Quelque temps après, un autre messager, moins fortuné, avait été décapité sur l'ordre de ce même AHMED-DJEZZAR pacha.

Après la rupture, c'était MAILLY DE CHATEAURENAUD qui avait essayé d'entrer en relation avec le Grand Vizir ; il fut jeté en prison et mis à mort. Sans même savoir ce qu'était devenu ce dernier, BONAPARTE avait expédié l'ancien consul de France à Mascarat, BEAUCHAMP : celui-ci ne partit qu'en février 1799, alors que la campagne de Syrie était déjà commencée.

Toutes ces tentatives furent vaines ; la Porte, entraînée par les Anglais et décidée par la défaite française d'Aboukir avait déclaré la guerre à la France, ce que BONAPARTE refusa longtemps de croire. Elle avait nommé DJEZZAR, pacha d'Acre, au grade de Séraskier d'Egypte et étendu son pouvoir à toute la Syrie. Déjà deux armées turques s'apprêtaient à envahir l'Egypte : l'une à Rhodes, sous les ordres de Hassan-Bey, l'autre à Saint-Jean-d'Acre sous les ordres de Djeddar.

Menace turque par terre, menace anglaise par mer : c'était plus qu'il n'en fallait à BONAPARTE pour se décider à prévenir la première d'entre elles. Dès ce moment il prépara son expédition de Syrie. Quatre forts principaux s'élevèrent au Caire ; les hôpitaux militaires furent concentrés, de manière qu'il n'y en ait plus que trois : l'un à la citadelle, l'autre à Gizzeh, le troisième à la ferme d'Ibrahim-bey. Tout ce qui ne participait pas à l'expédition de Syrie fut réparti dans

les garnisons d'Alexandrie, de Damiette et du Caire ; on forma des colonnes mobiles destinées à contenir les provinces de la Basse-Egypte dans l'obéissance et à les protéger contre les Arabes.

Au Général DUGA fut dévolu le commandement de la province du Caire ; celui d'Alexandrie fut confié au Général de brigade MARMONT. Les autres provinces étaient entre les mains des généraux BEILLARD, LANUSSE, ZAYONSCHEK, FUGEIERES, LECLERC et de l'Adjudant-général ALMEYRUS qui prit le commandement de Damiette.

Avant de partir BONAPARTE voulait être maître de Suez et faire lui-même la reconnaissance de ce point si important pour le commerce de l'Inde, résoudre le problème de l'existence du canal qui a dû rejoindre la Mer Rouge à la Méditerranée et sur lequel l'histoire jusqu'à ce jour n'avait laissé que des doutes. Il trouva à deux lieues et demie de Suez les restes de l'entrée du Canal et fit lever géométriquement et niveler tout son cours. Il était encore à Suez quand il apprit que DJÉZZAR s'approchait d'El-Arish. Il donna aussitôt ses ordres au Général REYNER qui partit en avant-garde.

Dans son rapport au Directoire, du 10 février 1799, BONAPARTE a lui-même exposé les raisons de son initiative : « J'ai, écrit-il, dans l'opération que j'entreprends, trois buts :

1^o Assurer la conquête de l'Egypte en construisant une place forte au delà du désert et, dès lors, éloigner tellement de l'Egypte les armées de quelque nation

que ce soit, qu'elles ne puissent rien combiner avec une armée européenne qui viendrait débarquer sur les côtes ;

2^o Obliger la Porte à s'expliquer et, par là, appuyer les négociations que vous avez sans doute entamées, et l'envoi que je fais à Constantinople sur la caravelle turque, du Consul BEAUCHAMP ;

3^o Enfin, ôter à la croisière anglaise les subsistances qu'elle tire de Syrie, en employant les deux mois d'hiver qui me restent à me rendre, par la guerre et par des négociations, toute cette côte amie. »

Son but ainsi défini, BONAPARTE passa à l'exécution. Ses effectifs étaient ainsi répartis :

2.349 hommes formant la division KLEBER.

2.449 hommes — — — — — BON.

2.921 hommes — — — — — LASNES.

2.160 hommes — — — — — REGNIER.

A cela s'ajoutaient :

800 hommes de cavalerie, sous les ordres de MURAT.
1.385 artilleurs, 400 guides, 88 hommes avec les dromadaires, 340 qui appartenaient au Génie. Au total : 12.945 hommes.

Aux effectifs militaires, il fallait ajouter les savants, les membres de l'Institut d'Egypte qui partagèrent les souffrances et les privations du soldat.

Enfin, ordre fut donné d'embarquer l'artillerie de siège à Alexandrie, en dépit des bâtiments anglais qui croisaient devant la ville. Le Contre-Amiral PERRÉE appareilla donc avec trois frégates : la « Junon », la

« Courageuse » et « l'Alceste », à destination de Jaffa, où il devait retrouver l'armée à une date approximativement fixée par le Général en chef.

Ces précautions prises, REGNIER parti en avant-garde, la division KLEBER, qui occupait Damiette et les environs du lac Mensaleh, s'embarqua sur des djermes pour gagner le désert par le lac. BONAPARTE quitta à son tour le Caire avec le quartier général le 10 février 1799. Le 12, il était à Salahiéh et se mit aussitôt en route pour Catiéh. Les soldats se traînaient avec peine au milieu des sables, ne trouvant pour apaiser leur soif qu'une eau saumâtre, que les chevaux refusaient de boire. Déjà la maladie faisait des ravages : à Catiéh 30 malades pour la plupart atteints de dysenterie, encombraient l'ambulance.

Cinq jours de marche difficile amenèrent l'armée sous les murs d'El-Arish. Le temps était pluvieux et froid ; les soldats et les malades dont le nombre grossissait n'étaient à l'abri ni de la pluie, ni de l'humidité, protégés seulement par quelques mauvaises tentes ou quelques branches de palmiers. Les vivres faisaient déjà défaut : il fallut tuer les chameaux, dont le bouillon et la chair servirent à soulager malades et blessés. La garnison, composée d'Arnautes et de Maugrabins, capitula bientôt. L'armée prit possession du fort, mais, comme la pluie ne cessait pas, il fut difficile de désinfecter avant d'y établir les troupes. L'armée séjourna là quatre jours et y laissa 250 blessés et fiévreux.

Le 22 février, KLÉBER partit en avant-garde, avec une partie de la cavalerie de MURAT, vers Kan-Iounès

premier village de Palestine sur la route de Jaffa. Mais égaré par son guide, il erra dans le désert pendant 48 heures, sans eau, accablé de chaleur et de soif.

BONAPARTE partit le 23 avec son quartier-général vers le village où il croyait trouver KLÉBER : il se heurta aux Turcs et aux Mamelucks. Mais ceux-ci, prenant son escorte pour l'avant-garde, rebroussèrent chemin sur la route de Gaza. KLÉBER rejoignit enfin le quartier général. Deux jours plus tard, Gaza capitulait et offrait elle-même ses clefs, ce qui la préserva du pillage. L'armée y trouva des vivres en abondance et même des munitions de guerre. Un hôpital y fut fondé, « bientôt rempli par les évacuations d'El-Arish, les pluies, la fatigue et l'orage » et dont le bon fonctionnement fut assuré par deux jeunes médecins, BRUANT et DEVEVRE, jusqu'au jour où, tous deux frappés presque simultanément par la peste, rendirent le dernier soupir.

Après deux jours de repos, l'armée se remit en route pour Jaffa, où Turcs et Mamelucks rassemblaient leurs forces. Des hordes d'Arabes harcelaient les colonnes, la nuit surtout. Le 3 mars, les soldats campaient sur les hauteurs qui entouraient la ville. Celle-ci n'était protégée que par de mauvais murs sans fossés, flanqués de quelques tours garnies de canons et par deux petits forts qui assuraient la défense de la rade et du port. Le 7, la division LASNES, la 69^e en tête, pénétrait dans Jaffa, massacrant tout ce qui voulait l'arrêter. En même temps la division BON venait

déboucher sur le port et surprendre l'armée ennemie dont elle fit un véritable carnage. Toute l'armée se précipita dans la ville avec une fureur difficile à décrire : ce ne fut qu'égorgements, viols et dévastations. Enfin, le général ROBIN arrêta le désordre. Deux mille musulmans avaient été passés au fil de l'épée sur les remparts. Le reste, soit deux mille environ, fut passé par les armes le lendemain, le Général en chef ne pouvant ni les envoyer en Egypte, faute d'escorte, ni les laisser derrière lui à Jaffa, massacre à froid affreux à voir. Seuls, quelque trois cents Egyptiens furent « renvoyés dans le sein de leur famille », cependant que le Commandant de la place, Abdallah Aga, était fait prisonnier et envoyé au Caire, où il devait avoir la tête tranchée quelques mois après.

La prise de Jaffa avait coûté aux Français environ 250 blessés et une trentaine de morts. C'est à la suite du sac de la ville que se déclara vraiment l'épidémie de peste qui devait ravager l'armée, deux mois durant. Déjà, elle avait fait en route quelques victimes, dont la maladie n'avait pas été identifiée sur le moment. Le rapport du chirurgien SAINT-OURS jeta l'alarme, bientôt suivi du citoyen AURIOL, médecin de l'armée chargé de l'ambulance établie au village d'Iassour. Le chirurgien BOUSSENARD chargé du service de la division Reynier et de l'Hôpital de Ramleh, signalait, lui aussi, des cas de peste. DESGENETTES, devant le danger croissant, voulut donner le change à l'armée pour relever son moral et écrivait dans son rapport adressé au conseil de santé des armées : « Je

me refusai à jamais prononcer le mot de peste. Je crus devoir, dans cette circonstance, traiter l'armée entière comme un malade, qu'il est presque toujours inutile et souvent fort dangereux d'éclairer sur sa maladie, quand elle est très critique». Cependant les médecins militaires avaient beau appeler la peste « fièvre à bubons », cet euphémisme ne trompa que les ignorants, et encore pas longtemps. Bientôt, blessés et fiévreux furent séparés. Le mathématicien et physiciens MALUS, membre de l'Institut et futur membre de l'Académie des Sciences, resta avec SAINT-OURS et quelques autres dans le charnier de Jaffa et fut chargé d'aménager l'hôpital des pestiférés. Il fut bientôt atteint par la maladie et peu s'en fallut qu'il n'y succombât. Embarqué pour Damiette, la traversée le sauvera et sa guérison résistera à un mois de séjour dans le lazaret de cette ville, rempli de pestiférés, comme lui évacués de Syrie. Mais avant de quitter Jaffa, il avait passé la contagion à SAINT-SIMON et il rapportera plus tard comment ce dernier mourut, par ces mots laconiques : « SAINT-SIMON, arrivant d'Égypte, vint me voir ; il était en parfaite santé : le surlendemain il était mort ». Le même sort échut au polytechnicien BRINGUIER qui venait de recevoir l'épaulette de sous-lieutenant d'artillerie.

Devant les progrès de l'épidémie, recommandation fut faite aux soldats d'éviter toute communication avec les malades et de ne point se vêtir d'habits turcs ; ordre fut donné de bivouaquer ou de camper hors de la ville. Ces sages, mais insuffisantes mesures, ne

suffirent pas à enrayer le mal dont les progrès allèrent grandissants au fur et à mesure que les médicaments se faisaient plus rares.

Avant de quitter Jaffa, le Général en chef tint à visiter les hôpitaux. Geste de bravade, de mépris du danger, ou plus simplement geste de pitié destiné à redonner courage aux malheureux atteints de la maladie? BONAPARTE n'hésita pas, en tous cas, à toucher de sa main les bubons des malades ; ce geste fut celui quotidien des médecins penchés au chevet des mourants, mais il méritait, de la part du Général en chef, d'être immortalisé et il le fut par le célèbre tableau du peintre Gros : *Les Pestiférés de Jaffa*.

Après une dernière tentative de conciliation avec DJEZZAR, BONAPARTE décida de marcher sur Saint-Jean-d'Acre. Le 15 mars au soir, l'armée bivouaquait à la tour de Zetta et le lendemain elle venait s'établir avec le quartier général au pied des ruines d'un château à l'entrée de la plaine de Saint-Jean-d'Acre, dont les soldats découvrirent la ville et sa rade en face, le Mont-Carmel à gauche, la plaine d'Esdrelon et le Mont-Thabor à droite.

Le 17 mars, Caïffa capitulait sans offrir de résistance. De la ville l'armée aperçut, croisant sur la côte, les vaisseaux de ligne anglais, la « Thésée » et le « Tigre » qui canonnèrent la colonne française obligée de suivre le bord de la mer. Bientôt, l'armée était au pied du Mont-Carmel et franchissait le « Keisson ». Le 18, à la pointe du jour, d'une hauteur qui dominait la ville, le Général en chef examinait Saint-Jean-d'Acre.

La ville, qui comptait à l'époque 12.000 habitants environ, avait une assez grande importance militaire. Aux yeux de l'armée elle parut d'une médiocre grandeur mais d'une construction solide. La mer mouillait ses remparts. Dans les trois quarts de sa circonférence du côté de la mer, elle était fermée par un double mur fortifié de distance en distance, par des bastions et des tours de différentes grandeurs, les plus fortes flanquant et dominant ses angles. Cette partie du côté de la terre en était séparée par un fossé profond et rempli d'eau ; au milieu, se voyaient le harem et les jardins du pacha, ainsi qu'une partie d'aqueduc qui conduisait l'eau dans la ville. Au premier aspect, il était visible que la ville pouvait être protégée par les feux des bâtiments de guerre qui venaient s'ancrer sur ses deux flancs. Au nord, la ville était bornée par la mer dont la séparait une crête d'inégale hauteur : c'est là que campa l'armée.

BONAPARTE crut que le siège d'Acre aurait la même issue que celui de Jaffa et n'hésita pas à proclamer aux habitants du pachalik d'Acre que : « Dieu qui tôt ou tard punit les tyrans, avait décidé que la fin du règne de DJEZZAR était arrivé ».

En cela, il se trompait. Il n'avait pas en effet comme adversaire, le seul pacha d'Acre. Celui-là, si redoutable fut-il, n'aurait certes pas suffi à entraver la marche victorieuse des Français. Son plus grand ennemi était ce même SYDNEY SMITH, commodore de la division navale constituée dans le Levant par l'Amirauté britannique, à l'action diplomatique duquel était dû en

partie la rupture de la Porte avec la France. C'est lui en effet qui avait signé avec son frère le traité d'alliance anglo-turc du 5 janvier 1799, traité qui faisait de la Turquie le principal adversaire de la France en Orient. C'est lui qui remplissait les engagements auxquels avait souscrit l'Angleterre et c'est lui encore qui fit tenir aux Turcs leurs promesses. Marin, il s'était rendu compte des lacunes de la marine ottomane, aussi avait-il demandé des secours à l'Angleterre. De même, la faiblesse de l'armée turque lui était rapidement apparue, et quand DJEZAR dès le 1^{er} mars 1799, dans une lettre désespérée avait fait appel à lui, il avait entrevu son rôle et il se chargea de le remplir. A la demande de DJEZAR, dont toute l'ambition se bornait à sauver sa capitale, et en dépit de l'insuffisance de force dont il s'était plaint, il avait détaché sans tarder dans les eaux syriennes un de ses vaisseaux de 74 canons : « Le Thésée ». Mais la rapidité de l'avance française l'avait contraint lui-même à relâcher le blocus des côtes d'Egypte et à venir prêter main-forte au pacha d'Acre en danger. Quand s'ouvrit le siège, il était donc à pied d'œuvre avec trois vaisseaux de 74 canons : « Le Tigre », le « Thésée » et le « Lion ». La présence de son escadre ne fut pas seulement un soutien moral pour les assiégés, mais aussi un appui matériel très efficace. Elle leur procura ce qui leur manquait le plus : des chefs expérimentés pour les diriger, utiliser les ressources locales et celles des vaisseaux, des spécialistes pour en tirer partie. Tout ce que l'escadre put fournir en personnel

et en matériel pour suppléer aux lacunes de la garnison en officiers, ingénieurs, techniciens, artilleurs ; à celle de la place en canons, poudre, munitions, matériaux de toute espèce, fut mis par Sidney SMITH à la disposition de DJEZZAR. Bientôt les fortifications seront perfectionnées pour devenir beaucoup plus redoutables qu'elles ne l'étaient au début du siège ; elles furent réparées au fur et à mesure des dommages causés par les bombardements et les assauts. Une partie de l'artillerie de l'armée française sera bientôt capturée par ses soins. Des officiers de marine anglais participeront aux combats, prendront le commandement des troupes de défense, les jours d'assaut ou de sortie. Les équipages fourniront des pointeurs, des charpentiers et même des compagnies de débarquement. Enfin, en maintenant libre la communication de la place avec l'escadre et la haute mer, il permettra bientôt l'arrivée de la flotte turque de Rhodes avec des renforts.

S'il fut l'âme de la résistance, il ne fut pas le seul artisan de la victoire. Parmi ses subordonnés, le premier rang revient sans conteste à l'émigré français PHELIPPEAUX ancien condisciple de BONAPARTE à Brienne et officier d'artillerie d'une haute valeur. Nul ne fut plus utile à Sydney SMITH pour organiser la défense, compléter les fortifications, diriger les travaux, établir les batteries, instruire les servants des pièces, que ce Français animé d'une haine implacable contre la Révolution et le Général en chef de l'armée républicaine, et qui devait mourir de la peste, à son

tour, huit jours à peine après la prise du siège d'Acre.

C'est dans ces conditions qu'il ne pouvait soupçonner et privé par surcroît de son artillerie de siège, que BONAPARTE engagea le combat. Il fit attaquer aussitôt les troupes du pacha qui se trouvaient dans les jardins environnant la ville : la garnison rentra à l'abri des remparts. Puis il fit ouvrir la tranchée et commencer les travaux de siège. Les premiers jours l'armée souffrit de la disette, mais bientôt les Druses, descendus des montagnes environnantes, apportèrent des provisions de toute espèce dans le camp. L'armée n'avait pas mangé de pain depuis le Caire : une manutention fut établie dans le camp, cependant que les moulins de Ranoux et du Kerdanné étaient employés à moudre du blé. Quelques hommes du parc d'artillerie étant tombés malades en sa présence, DESGENETTES reconnut sur le champ la nature de la maladie : la peste commençait déjà ses ravages. Dans un ordre du jour il fit donner aux soldats des conseils d'hygiène générale et d'hygiène corporelle individuelle, leur recommandant : « de se laver fréquemment les mains, les pieds et la face avec de l'eau fraîche ou mieux tiède, additionnée de quelques gouttes de vinaigre ou d'eau-de-vie ; d'éviter de boire quand ils avaient chaud ; de rejeter les vêtements suspects des Turcs ; de favoriser la transpiration, quand celle-ci était arrêtée par des ablutions ou lavages fréquents, des vomitifs et une boisson tonique et exsudative telle la décoction de café et de quinquina. » A ses collabo-

rateurs, DESGENETTES recommanda de faire mûrir les bubôns par des cataplasmes émollients et de ne les ouvrir qu'à maturité. A l'état-major, il demanda des mesures d'hygiène générale telles que l'enfouissement des déchets, la propreté des fosses d'aisances... Sages mesures certes, mais combien insuffisantes et pour cause, puisque on ignorait tout à cette époque de l'épidémiologie de la peste. La contagion en était discutée, quoiqu'elle fut admise par le plus grand nombre. Encore cette notion n'était-elle qu'empirique...

On expliquait plus difficilement l'épidémicité de la peste. La possibilité d'un germe était bien envisagée, mais on expliquait mal ces bouffées épidémiques qui survenaient à des dates plus ou moins rapprochées et parfois très lointaines. C'était l'époque de la théorie des miasmes, où l'influence des conditions atmosphériques était prépondérante. « Ouvrez les yeux sur votre sol, sur votre climat, s'écriait le médecin de l'armée PUGNET en s'adressant aux Egyptiens... Vous verrez que lorsque vous ne vous ressentiez pas de ce fléau, c'était parce que la constitution aérienne ne se prêtait pas à son développement... Les grandes causes occasionnelles de la peste sont les agents de la décomposition animale, ce sont principalement l'air, l'eau et la chaleur, ou plutôt un air chaud et humide... » Théories curieuses et, qui font sourire, vues avec recul et cependant qui frôlaient la réalité par moments. Combien de fois les médecins de l'époque n'incriminèrent-ils pas les marécages et les égoûts, rapportant aux « émanations pestilentiellles »

qui s'en dégageaient le fait de la maladie, sans penser que les rats qui y vivaient en étaient les grands réservoirs de virus ? C'est donc armés de courage plus que de moyens véritablement efficaces, que les médecins de l'armée de Syrie durent faire face à la maladie dont les progrès grandirent rapidement. Un hôpital ambulant installé dans les étables de Djezzar, fut bientôt rempli par les blessés et les fiévreux. Le siège en effet était commencé et il se montra meurtrier dès le début.

Le rempart de la ville reconnu, BONAPARTE fit battre en brèche sur la grande tour et bombarder la ville. Le 28 mars, le premier assaut fut donné. Il devait malheureusement échouer et les grenadiers de la 69^e qui entrèrent les premiers dans la Tour, n'ayant pas trouvé de débouchés du côté de la ville, tombèrent sous une grêle de pierres et de balles et périrent presque tous ainsi que le capitaine d'état-major MAILLY, monté le premier à leur tête. A dater de ce jour, DJEZZAR reçut presque tous les jours des renforts de troupes par mer. Attaques et sorties des assiégés dès lors se succédèrent. Une sortie des assiégés sur trois colonnes fut particulièrement redoutable : elle devait échouer aussi, et le capitaine anglais Thomas ALDFIELD qui dirigeait l'opération y trouva la mort. Son corps fut transporté dans les lignes françaises et enterré avec les honneurs dus à sa bravoure. Les Français tués ou blessés n'eurent pas les mêmes de la part des Turcs qui, suivant la coutume atroce et barbare de l'Orient, leur coupaient la tête pour en faire des trophées.

Cependant, un danger était survenu entre temps du côté de Nazareth et du Jourdain où les Turcs et les Arabes s'étaient renforcés par des troupes venues de Damas. Déjà l'armée turque avait passé le Jourdain au pont de Iacoub. Le Général de brigade JUNOT, envoyé à Nazareth pour observer l'ennemi avait dû engager le combat avec l'avant-garde turque. KLEBER à son tour partit du camp d'Acre avec ce qui restait de l'avant-garde. A Sed-Jarra il livra le premier combat dont il sortit victorieux. Mais bientôt l'armée ennemie fut au complet et ce fut à une armée de 50.000 hommes environ que KLEBER eut à faire. Avec ses 2.000 hommes rangés en bataillon carré, il attaqua cette nuée de Turcs et d'Arabes, en tête desquels marchaient les Mamelucks d'Ibrahim bey. Averti du danger, le Général en chef avait pris un détachement et s'était porté au secours des siens. Deux jours de marches forcées l'amenèrent dans la soirée du 16 avril au contact des troupes de KLEBER, épuisées par le combat et prêtes à succomber faute de munitions. Et ce fut le miracle. A peine BONAPARTE eut-il commencé l'attaque que 20.000 cavaliers et fantassins frappés de terreur fuirent en désordre par tous les débouchés, s'entassèrent, s'entrechoquèrent et tombèrent sous le feu des soldats français. Jamais défaite ne fut plus prompte et plus complète. La bataille n'avait coûté aux Français que quelques morts et une centaine de blessés, cependant que l'armée ennemie avait perdu, si l'on croit les rapports venus de Damas, 5.000 hommes...

BONAPARTE revint à Acre en faisant un détour par

Nazareth, où il fut reçu comme un nouveau Messie. Le 20 avril, il avait regagné le camp.

Pendant ce temps, la peste avait étendu ses ravages. Il avait fallu multiplier les hôpitaux et encore ceux dont disposait le service de santé étaient-ils toujours insuffisants. A trois lieues au sud-est d'Acre, à Cheif-Amrs, dans un vaste palais bâti par le Cheik Daher, DESGENETTES avait établi un hôpital capable de recevoir 600 malades et sur lequel était évacuée journellement l'ambulance d'Acre. Les rapports reçus par DESGENETTES accusaient la progression du mal. Dans un rapport en date du 23 mars, expédié de Gaza par BRUANT et DEVEVRE, on peut lire une description assez typique de la maladie : la période d'invasion se manifeste par des signes généraux tels que frissons, chaleur et abattement. Bientôt, c'est la stupeur et l'anéantissement total qui caractérisent la période d'état. Au troisième jour apparaissent les bubons ; puis la peau se couvre de pétéchies. Et cet état persiste pendant tout le cours de la maladie. Si la mort survient, c'est entre le troisième et le huitième jour. Passé ce délai, les plus grands espoirs semblent permis. Hélas, si les symptômes sont connus, les traitements sont pauvres et sont réduits à la simple thérapeutique symptomatique. Et déjà, ces deux précieux collaborateurs du Médecin-chef de l'armée d'Egypte signalaient le manque de médicaments.

SAINT-OURS, quelques jours après, formulait la même plainte et AURIOL tombait malade. A Gaza, en une semaine, 12 malades étaient morts, A Jaffa, en

onze jours, 87 avaient succombé et sur 346 malades que comptait l'hôpital, 200 étaient atteints de fièvre avec engorgement ganglionnaire, jugulaire, parotide et surtout axillaire et inguinale. La mort atteignit dangereusement le service de santé : déjà le 26 mars, un chirurgien et un pharmacien étaient morts à Jaffa, deux pharmaciens étaient atteints. Le 29 mars AURIOL à son tour succombait.

C'est avec ces vides creusés chaque jour dans nos rangs que le combat reprit. Assauts des Français et sorties des assiégés se succédèrent sans plus de succès les uns que les autres.

Le 7 mai, les Turcs reçurent un gros renfort. Voulant mettre à profit le temps dont il disposait avant le débarquement de ce renfort, BONAPARTE ordonna un nouvel assaut : c'était le sixième. Par une brèche creusée dans un pan de muraille à droite de la grande tour qui dominait tous les remparts, le général LASNES s'élança, précédé de ses éclaireurs et de ses grenadiers conduits par le général RAMBEAU. Un moment les Français crurent à la victoire : la tour et la brèche furent franchies, mais les intrépides grenadiers se trouvèrent arrêtés par une seconde enceinte. Courageusement, ils essayèrent de franchir ce nouvel obstacle, mais les Turs prirent la brèche à revers et arrêtèrent l'escalade et l'impulsion des troupes qui marchaient pour soutenir les grenadiers. Quoiqu'isolés et sans espoir d'être soutenus, les grenadiers s'efforcèrent d'escalader l'enceinte, mais le feu de l'ennemi les prenait de face et à revers. Déjà le géné-

ral RAMBEAU avait été tué. Quelques grenadiers marchèrent alors sur une mosquée, s'en emparèrent, s'y barricadèrent : Sidney SMITH, conquis par leur courage, leur sauvera la vie. Ce sixième assaut fut très meurtrier. Le général LASNES avait reçu une blessure à la tête ; un nombre imposant de blessés vint s'ajouter à la liste déjà longue des malades et des fiévreux. Le Général en chef s'obstinait à prendre Saint-Jean-d'Acre, et cependant chaque jour les chances de succès diminuaient ; au fur et à mesure que les effectifs ennemis grossissaient, les rangs de l'armée française s'éclaircissaient sous l'effet des blessures et de la maladie. Les savants de l'Institut d'Egypte n'étaient pas mieux partagés. Après CHARBAUD et FUSEAU SAINT-CLÉMENT, tous deux frais émoulus de Polytechnique, ce fut le chef d'état-major des sapeurs HORACE SAY qui tomba à son tour. Perte encore plus sensible, celle du général CAFFARELLI, le chef de file des savants et des artistes. Blessé dans la tranchée d'une balle qui l'atteignit à l'articulation du coude, il fut amputé du bras par le chirurgien en chef LARREY, et voilà manchot celui que les Egyptiens avaient surnommé « Le père la béquille ». Dix-huit jours plus tard, il devait rendre le dernier soupir.

La dysenterie avait*ajouté ses ravages à ceux déjà immenses de la guerre et de la peste. MONGE réchappa grâce aux soins dévoués dont l'entourèrent DESGENETTES, BERTHOLLET et COSTAZ. Mais VENTURE DU PARADIS, le doyen de la phalange savante, y succomba.

Le moral des soldats baissait devant tant de morts

et tant d'échecs. La peste faisait peur à ces soldats qui ne craignaient pas le feu. On sent, au récit fait par un témoin pour lequel les choses de la médecine sont lettres mortes, toute l'horreur qu'elle inspirait : « On citait dans le camp un sergent-major de la 32^e demi-brigade, de 24 ans et d'une constitution robuste, qui était mort après six heures de maladie. Si le malade était en marche, on le voyait tomber de convulsions comme un épileptique, tous les traits de sa face se décomposant, ses lèvres se contournant, sa langue sortant de sa bouche tuméfiée et couverte d'une salive fétide, tandis qu'une morve sanieuse fluait de ses narines, et que ses yeux ouverts et fixes sortaient leur orbite ; le malheureux, contourné sur lui-même, expirait tout-à-coup après avoir jeté quelques cris lugubres. »

Plus le temps passait, plus la situation devenait critique. Médecins, hôpitaux, médicaments, tout était insuffisant. C'était BRUANT qui succombait à Gaza, bientôt suivi à trois jours de distance à peine par son grand ami le chirurgien DÉVÈVRE. C'était l'adjudant-général GRÉZIEUX commandant la place de Jaffa, qui les suivait dans la tombe. C'était SAINT-OURS qui, dans un rapport au médecin-chef signalait que sur 130 malades qu'il avait eu à la visite^e du matin, 110 étaient atteints de la peste. Le 5 avril, il ne restait plus à l'hôpital de Jaffa que SAINT-OURS et un infirmier-major pour assurer le service.

Le citoyen VALLAT, chirurgien de la 18^e demi-brigade d'infanterie de bataille, qui assurait le fonc-

tionnement de l'hôpital de Cheif-Amrs, perdait journellement trois à six hommes.

Le 15 avril, le Général en chef donna ordre d'évacuer en partie les hôpitaux sur Damiette. Le 28, deux médecins PUGNET et RENATI, arrivaient du Caire. Le premier se rendit à l'hôpital du Mont-Carmel, où le chirurgien VALLAT avait été envoyé après le repliement de Cheif-Amrs sur l'ambulance d'Acre. Le second chargé de cette ambulance n'en put assurer le service au delà du troisième jour en raison de sa santé et DESGENETTES dut en reprendre la charge. Des ordres d'évacuation partielle furent donnés dans les jours suivants ; déjà, la retraite semblait prévue. Et cependant BONAPARTE s'obstinait encore. Un septième assaut fut tenté le 10 mai au matin, il resta sans effets. Renouvelé dans l'après-midi, il coûta la mort du colonel VENAUX, de l'adjudant-général FOULER et du général BON. Il fallut dès lors renoncer à s'emparer de Saint-Jean-d'Acre. Le 17, à l'issue d'un conseil de guerre réuni pour la forme, BONAPARTE décidait la levée du siège après 60 jours de tranchée ouverte.

Dès cet instant toutes les dispositions nécessaires furent prises pour l'évacuation des blessés, pour couvrir la marche des colonnes françaises et éviter d'être harcelés. A neuf heures du soir, le 20 mai, la générale était battue et les troupes se mettaient à nouveau en marche vers l'Egypte. BONAPARTE quitta à contre-cœur cette citadelle qui lui avait résisté. Mais la saison des débarquements le rappelait impérieusement en Egypte et les gros progrès de la maladie et de la

peste plus particulièrement l'y contraignaient aussi vivement. Déjà, la peste avait emporté plus de 700 hommes et par les rapports venus de Sous, BONAPARTE savait qu'il mourrait plus de 60 hommes par jour dans la place d'Acre de cette même maladie.

Il fallut plusieurs jours pour l'évacuation des blessés et des malades. Pendant ce temps, les batteries de canons et de mortiers furent dirigées sur la ville et BONAPARTE fit raser le palais du Djezzar et les édifices ; l'aqueduc lui-même qui portait l'eau dans la ville, fut détruit.

L'ordre de retraite donné, tout le monde, civils et militaires, dut faire la route à pied. Les transports manquaient et tous les chevaux de l'armée étaient réquisitionnés pour le service des ambulances. Malgré cela, les invalides qui n'avaient pu être montés, durent se traîner à la suite des colonnes jusqu'à la limite de leurs forces. Ainsi furent évacués les hôpitaux du Kerdané et du Mont-Carmel, où le chirurgien VALLAT, tombé malade à son tour, agonisait. A. Tentoura, de petits bâtiments permirent de transporter environ 1,200 blessés et malades à Jaffa et de là à Damiette. Le reste, environ 800, dut suivre l'armée.

Jaffa offrit aux yeux de l'armée en retraite un spectacle de désolation : la ville était délabrée, abandonnée par ses habitants, encombrée des malades et des blessés qui avaient longé la côte et qui remplissaient le port, les hôpitaux et les rues voisines. Tout manquait aux malades : local spacieux, officiers de santé, médicaments. Un homme cependant fut fort utile :

c'était un chrétien du pays qui, presque toujours ivre, « ronflait une partie du jour et, souvent exposé au soleil, sur un banc de pierre qui était à la porte de l'hôpital. J'ai vu, écrit DESGENETTES, des soldats pour le tirer de cette espèce de léthargie, le réveiller brusquement et même le conduire à grands coups de bâton dans leurs salles, et se faire panser et opérer par lui, et il est digne d'observation qu'après avoir ouvert les bubons ou enlevé des charbons, il essayait légèrement ses bistouris et les plaçait contre son front, souvent couvert de sueur et son turban, sans qu'il en soit résulté aucun inconvénient. »

C'est à Jaffa encore que BONAPARTE revint sur une regrettable décision qu'il n'avait osé prendre au départ d'Acre. L'état désespéré de quelques pestiférés posait un cas de conscience douloureux. BONAPARTE insinua à DESGENETTES de leur administrer une dose massive d'opium, non seulement par mesure humanitaire, afin de soulager les souffrances de ces condamnés, mais aussi par mesure préventive vis-à-vis de la contagion, de la disette et des privations. Sur le refus catégorique du Médecin-chef, BONAPARTE s'adressa à un pharmacien militaire, Rouyer, qui, plus docile et moins scrupuleux, se chargea de la triste besogne. L'incident laissa entre le Général en chef et le Médecin-chef de l'armée une mutuelle aigreur qui devait éclater peu de temps après la rentrée des troupes en Egypte, en pleine séance de l'Institut.

Le 28 mai, l'armée se remit en route et par Gaza, Kan-Iounès, El-Arish, Catiéh, regagna son point de

départ. A El-Arish, elle dut laisser une centaine de malades et de convalescents. A Catiéh il y avait encore 110 fiévreux, dont la plupart étaient en bonne voie de guérison. L'arrière-garde prit un grand soin de l'évacuation des fiévreux et des blessés. « Mes enfants, disait un jour KLEBER aux fiévreux, je me suis occupé de vous ; nous allons partager ce que j'ai, mais ne m'approchez pas de trop près, parce que ce n'est pas de la peste qu'il convient que je meure... »

A Salahieh, BONAPARTE fit prendre de sévères mesures sanitaires et ordonna d'instituer une quarantaine pour les hommes atteints de fièvre à bubons et de laisser ces malades dans les lazarets de Salaiéh et de Belbeis. Une visite générale des hommes de troupe élimina les derniers contagieux. Tout danger ainsi écarté, l'armée fit sa rentrée au Caire le 12 juin 1799, par la porte de la victoire.

Ainsi s'acheva cette campagne de Syrie qui avait duré 125 jours. Malgré de glorieux faits d'armes et des prodiges de bravoure, elle eut un résultat malheureux. Mais l'honneur de la médecine en reçut un éclat immortel. Si l'héroïsme de la médecine balança l'héroïsme militaire, c'est que le courage enfante le courage. Tandis que LARREY courait avec les siens se précipiter jusqu'au pied de la brèche et sous le feu de l'ennemi pour porter secours aux blessés, DESGNETTES, mû par ce froid courage que donne le sentiment du devoir, parcourait avec calme des quartiers et des hôpitaux qu'avait emplies la peste. Il connaissait le danger, il l'a bravé, il l'a déguisé. Et, pour raffer-

mir les imaginations ébranlées, il n'hésita pas à prendre une lancette et à s'inoculer le pus d'un bubon, sans prendre d'autre soin que de se laver les mains avec un savon qu'on lui offrait. DESGENETTES n'a accordé à ce geste aucune portée scientifique. Mais, feinte ou réalité, l'effet qu'il chercha fut produit, la tranquillité qui revint dans les esprits rendit la maladie plus légère et multiplia les guérisons. C'est encore pour rassurer un pestiféré et lui rendre un peu d'espoir, que DESGENETTES n'hésita pas à boire dans le verre de ce moribond le reste de la potion qu'il lui avait prescrite. Souvent, privé d'infirmiers, il nettoya lui-même l'espèce de souterrain fangeux où ses malades étaient étendus sur des joncs. Dans une armée où tous firent leur devoir, DESGENETTES fit le sien, recevant et donnant l'exemple. « Tous les officiers de santé, comme ils étaient sans peur, furent aussi sans reproche, et, si le service souffrit de lacunes, c'est leur mort seule qu'il faut en accuser ».

Plus d'un siècle s'est écoulé depuis la campagne de Syrie et la peste reste toujours un danger permanent dans nos colonies. Sans doute, le germe hypothétique et vaguement soupçonné par DESGENETTES et ses collaborateurs est-il devenu une entité décelable ; sans doute, la puce et le rat ont-ils pris la place des émanations pestilentielles et de l'air chaud et humide qu'invoquaient les médecins de l'époque dans la genèse de la maladie. Au traitement essentiellement symptomatique de jadis se sont ajoutés des traitements spécifiques, et cependant Sérum antipesteux,

bactériophage et sulfamides donnent encore des résultats contradictoires. Peut-être la vaccination préventive avec le virus-vaccin E V de GIRARD et ROBIC, la dernière en date permettra-t-elle d'enrayer sinon en totalité, du moins en proportion notable, l'extension de la maladie ? Que n'eussent pas fait, munis de ces précieuses armes les médecins de l'armée d'Egypte ? Et où se serait arrêté le Général BONAPARTE, si, doté d'une armée à l'épreuve de la contagion, il avait mis à exécution les projets de conquête orientale que lui avait suggérés son imagination ?

SERMENT

En présence des Maîtres de cette Ecole, de mes chers condisciples et devant l'effigie d'Hippocrate, je promets et je jure, au nom de l'Être suprême, d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la médecine. Je donnerai mes soins gratuits à l'indigent et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe ; ma langue taira les secrets qui me seront confiés, et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs ni à favoriser le crime. Respectueux et reconnaissant envers mes Maîtres, je rendrai à leurs enfants l'instruction que j'ai reçue de leurs pères.

Que les hommes m'accordent leur estime si je suis fidèle à mes promesses ! Que je sois couvert d'opprobre et méprisé de mes confrères si j'y manque !

En ma qualité de Censeur de tour,
j'ai lu la Thèse ayant pour titre :

*L'échec de Saint-Jean-d'Acre
et l'épidémie de peste
pendant la Campagne de Syrie, an VII (1799).*

Je pense que la Faculté peut en
permettre l'impression.

Montpellier, le 11 mars 1944.

Le Professeur,
CARRIEU.

Vu :

Montpellier, le 11 mars 1944.

Le Doyen,
G. GIRAUD.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Montpellier, le 12 mars 1944.

Le Recteur,
BOUSSAGOL.

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leur auteur et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

BIBLIOGRAPHIE

LA JONQUIÈRE (C. de). — L'expédition d'Égypte, 5 volumes. Paris, 1899-1907.

BERTHIER (A.). — Histoire de l'expédition de Bonaparte en Égypte et en Syrie (Cutty-Bordeaux, an VIII).

DESCENETTES. — Histoire médicale de l'Armée d'Orient. 1 volume, Paris, an X.

MIOT (J.). — Mémoires pour servir à l'histoire des expéditions en Égypte et en Syrie, 1 volume. Paris, 1804.

MARTIN (M.). — Histoire de l'expédition française en Égypte, 2 volumes. Paris, 1815.

SAINTINE et REYBAUD. — Histoire scientifique et militaire de l'expédition française en Égypte. Paris, 1830-1836.

THIBAUDEAU (A. G.). — Histoire de la campagne d'Égypte sous le règne de Napoléon le Grand, 2 volumes. Paris, 1839.

PEYRE (R.). — L'expédition d'Égypte, 1 volume. Paris, 1890.

LACROIX (D.). — Bonaparte en Égypte, 1 volume. Paris, 1899.

DESCENETTES. — Souvenirs d'un médecin de l'armée d'Égypte, 1 volume. Paris, 1892.

GUÉTRY (Commandant). — L'armée de Bonaparte en Syrie, 1 volume. Paris, 1897.

LEGRAIN (G.). — Aux pays de Napoléon : l'Égypte, 1 volume. Grenoble, 1913.

CHERFILS (Ch.). — Bonaparte et l'Islam, 1 volume. Paris, 1914.

DIVRAY (J.). — Bonaparte et l'Égypte, 1 volume. Paris, s. d.

BAINVILLE (J.). — Précis de l'histoire de l'Egypte, t. III. Le Caire, 1934.

HANOTAUX (G.). — Histoire des Colonies françaises, t. III, L'Afrique, Plon, Paris.

CHARLES ROUX (F.). — Bonaparte, gouverneur d'Egypte, 1 volume.

— L'Angleterre et l'expédition française en Egypte, 2 volumes. Le Caire, 1925, t. I.

ROEDERER (Dr. C. et P.). — La Syrie et la France. Paris, 1917.

MADÉLIN. — Tome II. Ascension de Bonaparte.

DIMITRI MEREJKOWSKY. — Vie de Napoléon, t. I.

GRILLE. — Lettre à M. Aimé Martin sur Desgenettes, 1846.

J. MICHEL DE NIELLO SARGY. — Mémoires secrets et inédits sur l'expédition d'Egypte, 1 volume. Paris, 1825.

PARISÉ. — Eloge du baron Desgenettes. Paris, 1838, Bailliére
Mémoires sur les causes de la peste et les moyens de la détruire. Paris, 1837.

CLOT-BEY. — De la peste observée en Egypte. Recherches et considérations sur cette maladie. Paris, 1840.

PUGNET. — Mémoires sur les fièvres pestilentiennes et insidieuses du Levant. Paris et Lyon, an X.

JOYEUX-SICE. — Précis de Médecine coloniale. Masson, Paris, 1937.

LE DANTEC. — Précis de pathologie exotique. Doin, Paris, 1929.

GRALL et CLARAC. — Traité de pathologie exotique. Bailliére, 1912.

1074. — Imp. de la Fac de Méd., Jouve et Cie, 15, rue Racine, Paris (N° 31.0939). — 5-44
